



HAL
open science

Marxisme, études environnementales, approches globales : de nouveaux horizons théoriques

Paul Guillibert, Stéphane Haber

► To cite this version:

Paul Guillibert, Stéphane Haber. Marxisme, études environnementales, approches globales : de nouveaux horizons théoriques. *Actuel Marx*, 2017, 61 (1), pp.12-23. 10.3917/amx.061.0012 . hal-04416600

HAL Id: hal-04416600

<https://hal.science/hal-04416600v1>

Submitted on 10 Jun 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Public Domain



Marxisme, études environnementales, approches globales : de nouveaux horizons théoriques

Paul Guillibert, Stéphane Haber

DANS ACTUEL MARX 2017/1 (N° 61), PAGES 12 À 23

ÉDITIONS PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE

ISSN 0994-4524

ISBN 9782130787822

DOI 10.3917/amx.061.0012

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://www.cairn.info/revue-actuel-marx-2017-1-page-12.htm>



CAIRN.INFO
MATIÈRES À RÉFLEXION



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...

Flashez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.

Distribution électronique Cairn.info pour Presses Universitaires de France.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

DoSSiER

MARXISMES
écologiques

Coordonné par Paul GUILLIBERT
et Stéphane HABER

MARXISME, ÉTUDES ENVIRONNEMENTALES, APPROCHES GLOBALES : DE NOUVEAUX HORIZONS THÉORIQUES

Par Paul GUILLIBERT et Stéphane HABER

Bien que l'on trouve chez Marx et Engels d'importantes considérations écologiques¹, rares sont, jusqu'à la fin du xx^e siècle, les théoriciens marxistes ou proches du marxisme qui ont réellement pris en compte ou développé cet aspect de la pensée des auteurs du *Manifeste communiste*². Tout se passe comme si la centralité accordée à l'exploitation industrielle du travail et à la lutte des classes avait occulté un certain nombre d'autres faits pourtant bien connus de ces auteurs, comme, par exemple, le fait que « la production capitaliste ne développe la technique et la combinaison du procès de production social qu'en ruinant dans le même temps les sources vives de toute richesse : *la terre* et le travailleur³ ». C'est seulement à partir des années 1980 que le marxisme s'est de nouveau intéressé sérieusement à la question écologique, sous l'impulsion d'études fondamentales telles que celles que l'on doit à John Bellamy Foster, James O'Connor ou Paul Burkett⁴. Pour l'essentiel, avec des nuances selon les auteurs, il s'agissait de montrer que la critique environnementaliste, de plus en plus insistante, du monde industriel et capitaliste pouvait et devait rencontrer le marxisme afin de l'enrichir. Cette critique devait permettre aussi, en retour, d'éviter à l'écologisme de s'enfermer dans des approches purement normatives ou exagérément écocentrées (ne plus considérer que les droits de la Terre ou ceux des vivants) pour rejoindre l'univers concret des « rapports sociaux », qui est celui des classes et des contradictions écono-

1. Voir notamment Marx Karl, *Le Capital*, Livre I, Paris, Puf, 2009, et Marx Karl, *Le Capital*, Livre III, Paris, Éditions sociales, 1960.

2. On trouve des réflexions importantes sur le concept de nature chez des penseurs marxistes à des périodes antérieures. Mais ces ouvrages renvoient surtout au concept d'une nature intérieure et ne partent pas, par exemple, de la matérialité des destructions environnementales induites par la logique du capital. Voir notamment Adorno Theodor, *Dialectique négative*, Paris, Payot, 1992; Horkheimer Max et Adorno Theodor, *Dialectique de la raison : fragments philosophiques*, Paris, Gallimard, 2013; Schmidt Alfred, *Le Concept de nature chez Marx*, Paris, Puf, 1994; Mészáros István, *Beyond Capital : Toward a Theory of Transition*, New York, Monthly Review Press, 2010.

3. Marx Karl, *Le Capital*, Livre I, *op. cit.*, p. 567.

4. Foster John Bellamy, *Marx's ecology : Materialism and Nature*, New York, Monthly Review Press, 2000; Burkett Paul, *Marx and Nature : a Red and Green Perspective*, Chicago, Ill., Haymarket books, 2014; O'Connor James, « Capitalism, Nature, Socialism : a theoretical introduction », *Capitalism, Nature, Socialism*, n° 1, 1988, pp. 11-38.

miques vécues. Cependant, la limite de ces travaux (qui restent toujours essentiels) provenait du fait qu'ils ne donnaient que rarement lieu à des « programmes de recherches » praticables, en dehors de la perspective d'une réappropriation originale des textes classiques et de l'affirmation de quelques grands principes sociologiques. Que faire une fois que l'on a établi que marxisme et écologisme sont compatibles? Que faire après avoir rappelé que, de manière générale, l'exploitation du travail et le pillage de la Planète, ont été et restent étroitement solidaires? Depuis quelques années, la situation a changé, et c'est plutôt à un marxisme au travail, redevenu économiste, sociologue et surtout historien sous la pression des évolutions contemporaines, que nous avons affaire. C'est de cette mutation que le présent volume d'*Actuel Marx* voudrait rendre compte.

L'évolution du contexte savant est pour beaucoup dans cette affaire. À côté de l'écologie scientifique, au sens de l'étude des milieux, de leurs évolutions et de leurs équilibres, il existe aujourd'hui une sociologie et une économie de l'environnement⁵, une histoire environnementale⁶, une anthropologie des rapports collectifs aux êtres de la nature⁷. Dans ce milieu foisonnant, les auteurs qui se réclament du marxisme ou qui apparaissent comme proches de lui (ce sont certains d'entre eux qui ont la parole dans ce numéro d'*Actuel Marx*) ne veulent pas rester en position de surplomb ou se présenter comme des gardiens sourcilleux de la Doctrine. Participant aux débats, ils se distinguent désormais plutôt par des différences d'approche, d'accentuation et de sensibilité plutôt que par l'attachement à des dogmes très généraux qui les singulariseraient absolument. Pourtant, deux traits les caractérisent, que nous avons des raisons de porter en haute estime. D'une part, ces auteurs conservent le souci de situer l'exploitation et la dégradation des ressources et des êtres de la nature dans le cadre d'une économie-monde (inégalitaire et exploiteuse) qui, dit-on de plus en plus désormais, a d'emblée été constitutive du capitalisme moderne. D'autre part, ils se placent sur le plan de la longue durée, qui est celle de la trajectoire heurtée de ce même capitalisme. Ainsi, il ne s'agit plus tant d'enrichir la critique des formes économiques caractéristiques de l'époque moderne par des arguments de type écologiste que de s'approprier de bonnes échelles pour l'analyse et le raisonnement, des échelles « globales » (l'économie-monde et l'histoire longue du capitalisme) que, si elle n'est pas la seule à les connaître, la tradition marxiste a pratiquées de longue date et à propos desquelles elle

5. Voir notamment le travail de Joan Martínez Alier, fondateur de l'International Society of Ecological Economics, *L'Écologisme des pauvres : une étude des conflits environnementaux dans le monde*, Paris, Les petits matins/Institut Veblen, 2014. Voir aussi Hornborg Alf, McNeill John Robert et Martínez Alier Joan (dir.), *Rethinking Environmental History: World-System History and Global Environmental Change*, Lanham (Md.), 2007.

6. Voir par exemple Crosby Alfred W., *The Columbian Exchange: Biological and Cultural Consequences of 1492*, Westport (Conn.), 2003; Moore Jason W., *Capitalism in the Web of Life: Ecology and the Accumulation of Capital*, New York, Verso, 2015; Malm Andreas, *Fossil Capital: The Rise of Steam Power and the Roots of Global Warming*, London, Verso, 2016.

7. Descola Philippe, *Par-delà nature et culture*, Paris, Gallimard, 2005.

a souvent eu des choses très intéressantes à dire. Nous donnerons quelques exemples des développements propres à ce type d'approche. Chaque fois, c'est l'un des éléments d'une triade essentielle – la matière, le travail, l'histoire – qui se trouve particulièrement accentué.

LA PRISE EN COMPTE DES RESSOURCES MATÉRIELLES

Prenons comme point de départ les études de John Bellamy Foster⁸. Elles ont montré que Marx avait repris au chimiste allemand Justus von Liebig (1803-1873) l'hypothèse selon laquelle l'agriculture mécanisée et intensive explique l'appauvrissement des sols en nutriments – principalement en nitrogène, en phosphore et en potassium. Au lieu de retourner à la terre, ces nutriments sont transférés à des milliers de kilomètres, des campagnes vers les villes, sous la forme de nourritures et de fibres. Ils s'entassent alors en ville sous la forme de déchets toxiques et de pollution. Le métabolisme social, dont le concept désigne chez Marx l'échange de matière et d'énergie entre les êtres humains et la nature, est donc rompu. Non sans emphase, Liebig écrivait à ce propos en 1859 que « si le sol pouvait hurler comme une vache ou un cheval tourmenté pour fournir la plus grande quantité de lait ou de travail avec la plus petite dépense de fourrage possible, la terre deviendrait plus insupportable à tous ces agriculteurs que la région des enfers de Dante⁹ ». La perte de fertilité des sols et la baisse du taux de profit qui l'accompagne se trouvent compensées par une exploitation insoutenable des sols, et notamment des nutriments présents dans les terres des zones périphériques. Dans cet esprit, Marx avait déjà isolé des exemples du « pillage des ressources naturelles » inhérent à cette évolution, en particulier l'appauvrissement des sols en Irlande. À propos de ce cas, il écrivait dans *Le Capital*: « l'Angleterre, depuis un siècle et demi, a indirectement exporté le sol de l'Irlande, sans même concéder à ses cultivateurs ne fussent que les moyens de remplacer les éléments constituants du sol¹⁰. »

Cette idée d'une exportation de la richesse du sol a donné lieu en écologie économique à de nombreuses tentatives de mesure quantitative. À partir de la notion « d'acres fantômes » forgée par le biologiste Georg Borgström dans les années 1870, l'historien Kenneth Pomeranz, dans *Une grande divergence*, a mesuré la superficie des terres utilisées par l'Angleterre au moment de l'essor du capitalisme industriel¹¹. La situation impériale de l'Angleterre lui permit de drainer des ressources cruciales à son déve-

8. Foster John Bellamy, *Marx's Ecology*, op. cit.; Foster John Bellamy, *Marx écologiste*, Paris, Amsterdam, 2011.

9. Liebig J. von, *Letters on Modern Agriculture*, New York, J. Wiley, 1859, pp. 130-131.

10. Marx Karl, *Le Capital*, Livre I, Paris, Éditions sociales, 1973, tome III, p. 141.

11. Pomeranz Kenneth, *The Great Divergence: China, Europe and the Making of the Modern World Economy*, New Jersey, Princeton University Press, 2000; tr. fr. Ph. Minard, *Une grande divergence. La Chine, l'Europe et la construction de l'économie mondiale*, Paris, Albin Michel/Maison des Sciences de l'Homme, 2010.

loppement industriel. En 1830, le sucre produit dans les Caraïbes équivalait à 600 000 hectares de terres à céréales, celle du coton à 9,3 millions d'hectares de pâturages à ovins et le bois d'Amérique à plus de 400 000 hectares de forêts domestiques. Au total, Pomeranz juge que l'Angleterre victorienne disposait de plus de 10 millions « d'hectares fantômes » qui nourrissaient les travailleurs et les machines anglaises. En d'autres termes, le développement industriel de l'Angleterre aurait été permis par « le charbon et les colonies » sans lesquels elle se serait retrouvée dans une « impasse écologique¹² ».

Le concept de rupture du métabolisme social représente l'une des propositions les plus fortes de l'écologie matérialiste proposée par le marxisme puisqu'elle permet de rendre compte de la crise écologique à partir d'une théorie du métabolisme social qui préfigure les concepts fameux de biosphère (Vernadsky) et d'écosystème (Tansley). Cette rupture apparaît comme la conséquence d'une séparation entre phénomènes biotiques et phénomènes sociaux tels qu'ils sont largement déterminés par les rapports de production. C'est sans doute dans cette perspective qu'il faut comprendre la phrase de Marx selon laquelle « le travail est d'abord un procès qui se passe entre l'homme et la nature, un procès dans lequel l'homme règle et contrôle son métabolisme avec la nature par la médiation de sa propre action¹³ ». Cette affirmation n'est pas triviale. Ce que voulait dire Marx, c'est que le processus de travail suppose l'existence d'un substrat naturel que les sociétés transforment pour produire des objets ainsi que leurs propres conditions matérielles d'existence. La crise écologique serait, dès lors, la conséquence d'une perturbation dans les échanges de matières entre les sociétés et leur environnement, une perturbation qui peut intervenir dans différentes conditions historiques, mais que le mode de production capitaliste favorise grandement. On voit ici comment les questionnements marxistes et marxistes, en raison du présupposé matérialiste qui les anime, peuvent contribuer de façon originale à l'enquête généalogique qui vise les sources profondes des crises environnementales actuelles.

ÉCOLOGIE ET ÉCONOMIE-MONDE: LA PRISE EN COMPTE DU TRAVAIL ET DU SUD GLOBAL

Dans la littérature marxiste (ou proche du marxisme) contemporaine, un autre axe spécifique se dégage, qui, cette fois, constitue assurément un héritage des anciennes théories de l'impérialisme: l'attention aux rapports de hiérarchie et d'inégalité à l'échelle mondiale, entre régions et nations.

12. Haberl Helmut, Fischer-Kowalski Marina, Krausmann Fridolin, Winiwarter Verena, *Social Ecology. Society-Nature Relations across Time and Space*, New York, Springer, 2016.

13. Marx Karl, *Le Capital*. Livre I, *op. cit.*, p. 199.

Depuis le rapport Meadows du Cercle de Rome de 1972 sur les « limites à la croissance¹⁴ », la littérature écologiste a largement mis l'accent sur les dégradations environnementales et l'insoutenabilité du développement productiviste capitaliste en général, au-delà du cas de l'agriculture. Pointant les effets de ce développement sur le climat, la multiplication des risques sanitaires, la destruction de l'environnement biotique et des écosystèmes, une critique écologiste du capitalisme s'est développée, qui insiste aussi sur les inégalités, à l'échelle planétaire, dans l'accès aux ressources et dans la destruction des milieux naturels. Désormais largement discutée, l'idée de « dette environnementale » apporte, par exemple, une réponse plausible à ce que le théoricien de l'écologie Joan Martínez Alier appelle les « conflits écologico-distributifs¹⁵ ». La quantification des dégâts occasionnés et son évaluation financière permettraient, affirme-t-il, de rembourser une partie de la dette accumulée. Mais, à y regarder de plus près, la plupart des conflits en question, souvent centrés sur l'accès aux ressources naturelles (il ne s'agit plus uniquement du conflit entre capital et travail salarié), peut être éclairé à l'aide de deux paradigmes théoriques distincts qui rendent sans doute plus complexes que prévu les conclusions pratiques et politiques qu'il faut en tirer.

Le premier paradigme est constitué par une théorie de « l'échange écologique inégal », pour reprendre les termes de l'anthropologue Alf Hornborg¹⁶. Cette notion vise à mettre en évidence le transfert disproportionné de matières, d'énergies et de travail des périphéries vers le centre. Il s'inspire des travaux de Arghiri Emmanuel, Raul Prebisch et Samir Amin¹⁷, qui avaient montré que les pays de la périphérie devaient exporter plus de biens pour pouvoir obtenir de quoi importer la même quantité de biens. Le nombre d'heures de travail échangé entre les différentes zones que dessine la division internationale du travail est de plus en plus inégal, affirmaient-ils. Avec le concept d'échange écologique inégal, chaque marchandise peut être analysée comme le produit d'une dépense énergétique – humaine et non-humaine –, comme l'expression d'un travail auquel s'agrègent, pour ainsi dire, une certaine quantité de matière utilisée et une certaine superficie de terres nécessaire à sa production. En 1850, en échangeant 1 000 livres de textile manufacturé à Manchester contre 1 000 livres de coton brut produit dans les plantations du sud des États-Unis, l'Angleterre était ainsi gagnante à 46 % en terme de travail incorporé (échange

14. Meadows Donella, Meadows Dennis, Randers Jorgen, Behrens William W., *The Limits to Growth*, New York, Universe Books, 1972.

15. Martínez Alier Joan, *L'Écologisme des pauvres. Une étude des conflits environnementaux dans le monde*, op. cit.

16. Hornborg Alf, « Ecological economics, Marxism, and technological progress: Some explorations of the conceptual foundations of theories of ecologically unequal exchange », *Ecological Economics*, vol. 105, 2014, pp. 11-18.

17. Voir respectivement Emmanuel Arghiri, *L'Échange inégal. Essai sur les antagonismes dans les rapports économiques internationaux*, Paris, Maspero, 1972; Prebisch Raúl, *Latin America: A problem in Development*, Austin, University of Texas, Institute of Latin American Studies, 1971; Amin Samir et Saigal Jagdish Chandra, *L'Échange inégal et la loi de la valeur: la fin d'un débat*, Paris, Anthropos, 1981.

inégal) et à 6 000 % en termes d'hectares incorporés¹⁸, libérant ainsi son espace domestique de la contrainte environnementale. L'échange est donc économiquement inégal en quantité de travail en raison de la différence dans la composition organique du capital et écologiquement inégal lorsque des territoires de la périphérie exportent des produits à forte valeur d'usage écologique contre des produits ayant une moindre valeur écologique. Les deux vont de pair. En bref, si l'échange inégal constitue le phénomène central pour une théorie de l'appropriation du temps de travail incarné dans une marchandise, comme Marx l'avait lui-même montré¹⁹, la notion d'échange *écologique* inégal y ajoute le thème de l'appropriation des espaces naturels nécessaires à la marchandise : une théorie de « l'appropriation du temps et de l'espace²⁰ ».

Le second paradigme explicatif renvoie au modèle de l'évaluation marchande des richesses naturelles. En proposant une évaluation marchande de la valeur des « dons de la nature », les théoriciens de l'écologie et des conflits écologico-distributifs affrontent de redoutables difficultés. Cet échange écologiquement inégal peut être mesuré par la quantité d'énergie – humaine et non-humaine – cristallisée dans une marchandise particulière. C'est ce que le concept d'« émergie » (*embodied energy*) de l'écologue Théodore Odum permet d'évaluer. Odum et Arding²¹ ont appliqué cette théorie de l'émergie à l'éco-système de la mangrove équatorienne. Leur analyse concernait l'énorme quantité d'exportation d'énergie sur laquelle repose la culture de la crevette. L'installation de fermes à crevettes en Équateur, au Honduras et en Colombie, présuppose le déracinement de la mangrove afin d'installer des réservoirs et des pontons sur le territoire libéré. La mesure de l'émergie apparaît ici comme une manière de quantifier la valeur des dégradations environnementales dans l'échange de marchandise. Ici, le constat de l'énergie dépensée dans la production de crevette doit aussi permettre de mesurer la perte d'énergie produite par la destruction de la mangrove. Odum et Arding ont ainsi démontré que la richesse naturelle de l'Équateur était drainée par un échange écologique inégal, mesurable en terme d'énergie exprimée dans la marchandise, par l'intermédiaire du commerce international et d'un système de crédit profitant aux pays importateurs.

C'est donc, au passage, la théorie marxienne – ici dépendante de l'économie politique classique – des « dons gratuits » de la nature qui semble

18. Homborg Alf, *Global Ecology and Unequal Exchange: Fetishism in a Zero-Sum World*, Routledge, 2012.

19. Marx Karl, *Le Capital*, Livre I, *op. cit.*, p. 499 notamment.

20. Homborg Alf, « Footprints in the cotton fields: The Industrial Revolution as time-space appropriation and environmental load displacement », *Ecological Economics*, vol. 59, n° 1, août 2006, pp. 74-81.

21. Odum Howard T. et Arding Jane E., « Energy Analysis of Shrimp Mariculture in Ecuador », Working Paper prepared for the Coastal Resources Center, University of R.I., Narragansett, 1991. Accessible en ligne, URL : http://www.ccp.ees.ufi.edu/emergy/documents/publications/OdumArding_1991_ShrimpEcuador_WorkingPaper.pdf

devoir être interrogée: « des éléments naturels qui interviennent dans la production sans rien coûter, quel que soit le rôle qu'ils y jouent, n'entrent pas dans la production en tant que composants du capital, mais en tant que force naturelle gratuite du capital, c'est-à-dire comme productivité naturelle et gratuite du travail qui, cependant, dans le système capitaliste de production, se présente, comme toute force productive, sous l'aspect de force productive de capital²² », écrivait Marx dans le livre III du *Capital*. Il est clair que les théories écologistes qui développent une critique explicite du capitalisme ont permis d'ouvrir des voies au sein du marxisme pour repenser des questions théoriques et stratégiques que Marx, dans ce passage et dans d'autres, évoquait avec brio mais sans les approfondir et de façon parfois trop partielle.

LA PRISE EN COMPTE DU TEMPS LONG DE L'HISTOIRE DU CAPITALISME

Il existe une forte tradition historiographique marxiste qui a marqué le siècle dernier. Dans des domaines très différents, M. Finley²³, E. P. Thompson²⁴, C. R. L. James²⁵, pour s'en tenir à quelques exemples connus, ont montré comment certains thèmes caractéristiques du marxisme, en particulier celui de la lutte des classes, permettaient de saisir avec plus de finesse certaines séquences du passé, qu'il s'agisse des conflits politiques en Grèce ancienne, de la constitution d'une classe ouvrière dans l'Angleterre du XIX^e siècle ou des débuts de l'anti-colonialisme à l'âge des Lumières. Du même coup, les schématisations trop simples qu'une certaine *Vulgate* marxiste avait contribué à diffuser s'en trouvaient bousculées. Il apparaissait, en particulier, que les « modes de production » ne sont pas des systèmes aveugles qui avancent tout seuls et se succèdent périodiquement les uns aux autres. Or, cet enrichissement mutuel entre marxisme et histoire reste d'actualité. Il permet en particulier de rouvrir le dossier du « capitalisme ». On aurait tort de croire que tout devient clair et net dès que ce mot est prononcé. Que doit-on entendre exactement par là? Quels sont exactement les caractères essentiels et les caractères secondaires de cette forme d'organisation de la vie économique? A-t-il eu un ou plusieurs commencements assignables? Pourquoi et comment a-t-il évolué? Les historiens marxistes ou proches du marxisme (ils ne sont pas les seuls, mais savent poser le problème avec une grande acuité) se reconnaissent aujourd'hui à leur volonté de tenter de répondre patiemment à ces vastes questions en faisant intervenir ces facteurs longtemps méconnus que sont

22. Marx Karl, *Le Capital*, Livre III, Paris, Éditions sociales, 1960, tome III, p. 130.

23. Finley Moses, *The Ancient Greeks: An Introduction to Their Life and Thought*, New York, Viking Press, 1963.

24. Thompson Edward P., *The Making of the English Working Class* (1963), Londres, Pelican, 1980.

25. James Cyril L. R., *The Black Jacobins. Toussaint L'Ouverture and the San Domingo Revolution*, New York, The Dial Press, 1938.

les rapports sociaux aux environnements et aux ressources naturels. Le capitalisme a été pour eux un certain régime d'appropriation et de gestion de la nature qui a tout commandé. Son évolution fut d'abord rythmée par les métamorphoses de ce régime. Aujourd'hui, une partie de l'historiographie marxiste semble donc se recomposer autour de questions liées au développement conjoint des formes modernes de la domination sociale, du monde industriel et du rapport à l'environnement naturel qui leur sont intimement liés.

On le perçoit bien avec Jason Moore²⁶, dont on lira un texte synthétique dans le présent volume. Moore entend resituer la révolution industrielle dans le « temps long » d'un rapport moderne-occidental à la nature d'emblée placée, selon lui, sous le signe de l'appropriation effrénée : le capitalisme, dit-il, a d'emblée été une manière d'organiser les rapports collectifs à la nature, et de les organiser dans la perspective d'une exploitation toujours plus large et plus intense. De même, le pillage des ressources naturelles, comme l'a montré Andreas Malm, un autre auteur présent dans ce numéro d'*Actuel Marx*, fut d'emblée guidé par la nécessité d'augmenter les quantités de matière et notamment d'énergies fossiles consommées dans ce que Marx appelait « l'autre secret de la production ». Il écrit : « pour chaque circuit consécutif de production, le capital devra s'approprier de plus grandes parts de la nature, toute chose restant égale par ailleurs²⁷. » À chaque cycle de production, la reproduction élargie du capital suppose donc que soient « retirées plus de ressources biophysiques » que dans la période précédente, ce qui entraîne la nécessité de s'approprier les ressources des sociétés périphériques. L'augmentation de la production suppose donc une intensification et une généralisation de l'extraction de matières premières à l'échelle mondiale qui dessine les contours d'une histoire de longue durée et globale. C'est sans doute dans cet esprit que Rosa Luxemburg écrivait déjà que « dès son origine, le capital a mis à contribution toutes les ressources productives du globe. Dans son désir de s'approprier les forces productives à des fins d'exploitation, le capital fouille le monde entier, se procure des moyens de production dans tous les coins du globe, les acquérant au besoin par la force, dans toutes les formes de société, à tous les niveaux de civilisation²⁸ ». La rupture du métabolisme social induite par le développement du capitalisme industriel et de l'agriculture intensive se trouve reproduite à l'échelle globale lorsqu'il s'agit de tenter de résoudre la crise écologique des pays du centre capitaliste.

Comme l'écrivent John Bellamy Foster et Brett Clark, « le cas [du guano] permet d'illustrer le fonctionnement de l'impérialisme écologique

26. Moore Jason W., *Capitalism in the Web of Life: Ecology and the accumulation of capital*, op. cit.

27. Malm Andreas, *Fossil Capital: The Rise of Steam power and the Roots of Global Warming*, op. cit., p. 284.

28. Luxemburg Rosa, *L'Accumulation du capital (III)*, in *Oeuvres IV*, Paris, François Maspero, 1976, p. 31.

et l'émergence d'une rupture du métabolisme global qui produit des dégradations environnementales et un échange écologique inégal²⁹ ». Tout récit portant sur le développement de longue durée du capitalisme doit en tenir compte. Le guano devint une marchandise précieuse à la fin du XIX^e siècle, quand la baisse de rentabilité des sols européens parut évidente. Il permit de refertiliser les sols agricoles lorsqu'il fut utilisé comme engrais. Débiteur de l'Angleterre depuis la guerre d'Indépendance, le Pérou, qui disposait des ressources en guano les plus importantes d'Amérique du Sud et d'abondantes sources de nitrate, passa des contrats avec des compagnies anglaises en vue de l'extraction et de l'exportation de cette denrée. Jusqu'à la guerre du Pacifique de 1879-1884, il exporta des millions de tonnes de guano vers l'Angleterre, principalement grâce au travail d'ouvriers chinois travaillant dans des conditions « pires que l'esclavage » dans le but de permettre l'enrichissement de la bourgeoisie locale et le remboursement des dettes anglaises. La guerre du Pacifique qui opposa le Pérou et la Bolivie d'une part, et le Chili soutenu par l'Angleterre d'autre part, apparaît comme un cas classique de conflit impérialiste pour l'appropriation des ressources naturelles de la périphérie. La dépendance du Pérou puis du Chili par rapport aux exportations vers l'Angleterre les soumit définitivement aux capitaux étrangers à travers la séquence impérialiste classique : endettement, emprunt et exportation pour rembourser les dettes. C'est ce qui conduisit à l'appauvrissement général de la population, puisque le remboursement des emprunts et les biens exportés se retrouvaient dans les mains de la bourgeoisie du pays impérialiste. On voit par cet exemple que le thème de « l'impérialisme écologique », prolongeant les théories du « système-monde », repose sur l'idée que les pays du centre capitaliste ont acquis par la force « la capacité de compenser les dégradations de leur environnement grâce à une exploitation encore plus brutale des ressources naturelles des économies de la périphérie³⁰ », et que cela a constitué un facteur-clé dans l'évolution historique du capitalisme, au-delà des transformations sociales et techniques dont l'occident fut le théâtre privilégié.

C'est également cet intérêt porté aux conditions de reproduction des rapports sociaux qui permet de rendre compte de points de vue originaux tels que celui de l'écoféminisme, qui offre d'autres perspectives prometteuses sur l'histoire longue et la diversité du capitalisme. Ainsi Maria Mies et Vandana Shiva écrivent-elles qu'« il n'existe pas de délimitation claire entre la nature et l'apport de travail humain dans la semence cultivée et entre la nature et la descendance humaine. Ce que la vision industrialisante voit comme nature est le travail social effectué par d'autres qu'elle

29. Foster John Bellamy et Clark Brett, « Ecological Imperialism and the Global Metabolic Rift. Unequal exchange and the Guano/Nitrates Trade », *International Journal of Comparative Sociology*, vol. 50, n° 3-4, p. 317.

30. *Ibidem.*, p. 316.

veut dénigrer en le définissant comme non travail, comme biologique et naturel, définissant comme passif le travail à la fois biologique et naturel³¹ ». En principe, l'assimilation du travail des femmes au travail de la nature ne repose pas – même si c'est parfois le cas dans certains textes de l'écoféminisme – sur une prise de position philosophique contestable (une parenté entre les femmes et la nature), mais sur la mise en évidence du rôle de la dévalorisation des conditions de reproduction dans les idéologies, la culture et les rapports réels de domination sociale. La logique du capital dévalorisant les conditions de reproductions naturelles des rapports sociaux capitalistes attribue à celles qui effectuent le travail domestique, des caractéristiques « naturelles » autorisant l'assimilation entre travail de la nature et travail domestique non payé. Cela a permis au travail domestique de jouer, dans les différentes configurations historiques du capitalisme, un rôle à la fois crucial et changeant. On voit ainsi que l'intérêt principal de l'écologie est de repenser dans le marxisme l'importance des conditions invisibles de reproduction des rapports sociaux pour expliquer tout à la fois la persistance du capitalisme, sa dynamique destructrice et les diverses positions qu'il assigne aux individus dans les rapports sociaux, selon des conjonctures évidemment changeantes. On voit aussi comment l'importance nouvelle accordée à l'exploitation de la nature permet de relancer ce qui a d'emblée été un des enjeux de l'historiographie marxiste : considérer le capitalisme à la fois comme un système et une trajectoire, tenter d'en saisir l'unité et la cohérence, sans négliger les ambiguïtés et les particularités, en réintégrant dans l'analyse la richesse des rapports sociaux non strictement économiques (rapports entre nations, rapports de genre).

CONCLUSION

L'écologie politique d'inspiration pragmatiste³², ou encore l'anthropologie des rapports collectifs aux êtres de la nature³³, ont conduit à relativiser et à pluraliser les rapports des humains et des non-humains en opposant au dualisme moderne et occidental de la nature et de la culture l'idée d'une multiplicité de manières de se rapporter à l'environnement. Ces approches ont indéniablement remis en cause l'idée d'une séparation entre une sphère spécifiquement humaine et une sphère naturelle relevant de seules déterminations biologiques pour montrer la manière dont les rapports à l'environnement sont tissés de constructions symboliques et culturelles de toutes sortes. Complémentaire de ces perspectives essentielles (et d'autres), c'est sans doute le mérite de l'écologie marxiste, par l'attention qu'elle porte à la longue durée et aux rapports de dépendance

31. Mies Maria et Shiva Vandana, *Écoféminisme*, Paris, L'Harmattan, 1998, p. 41.

32. Voir Hache Émilie, *Ce à quoi nous tenons. Propositions pour une écologie pragmatique*, Paris, La Découverte, 2011.

33. Voir Descola Philippe, *La Composition des mondes. Entretiens avec Pierre Charbonnier*, Paris, Flammarion, 2014.

et d'interdépendance économiques à l'échelle mondiale, que d'avoir entrepris de montrer et d'illustrer l'hypothèse simple selon laquelle les différents rapports à l'environnement sont loin d'être fondamentalement ou essentiellement des rapports intellectuels ou symboliques, quand bien même ceux-ci importent beaucoup. Autrement dit, c'est en tenant compte du fait que les rapports sociaux impliquent toujours aussi des rapports historiques concrets à l'environnement, et du fait que les rapports à l'environnement constituent d'abord des rapports matériels, que l'écologie marxiste ouvre des pistes fécondes pour repenser sous une lumière nouvelle les concepts centraux des sciences sociales comme ceux de l'écologie politique. ■